



HAL
open science

Le “ point archi-sec ” et la “ grammaire parallèle ” de la communication électronique

Antoine Gautier

► **To cite this version:**

Antoine Gautier. Le “ point archi-sec ” et la “ grammaire parallèle ” de la communication électronique. Sabine Pétilon; Fanny Rinck; Antoine Gautier. La ponctuation à l’aube du XXIème siècle, Éditions Lambert-Lucas, 2016, 978-2-35935-172-9. hal-01433801

HAL Id: hal-01433801

<https://hal.science/hal-01433801>

Submitted on 13 Jan 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le « point archi-sec » et la « grammaire parallèle » de la communication électronique

Antoine Gautier
(université Paris-Sorbonne / EA 4509 STIH)

Cet article s'intéresse aux pratiques de ponctuation dans la communication médiée électronique (désormais CME) et au sentiment linguistique des lecteurs-scripteurs à propos de la ponctuation dans le réseau Twitter. Notre objectif est de mettre en évidence un important glissement interprétatif du point final pour une certaine catégorie d'utilisateurs des supports numériques de communication.

Dans un premier temps, nous montrons l'utilité d'un cadre d'analyse des pratiques d'écriture qui relève d'une approche écologique du discours (Paveau 2013b). Nous présentons ensuite quelques données générales sur les pratiques de segmentation dans la CME, puis nous étudions enfin le cas particulier du point final et de sa concurrence avec la fin de transmission dans les tweets et les SMS, en examinant à la fois les faits linguistiques, et le discours ambiant portant sur ces faits, en tant qu'il témoigne du sentiment linguistique des lecteurs-scripteurs.

1. L'étude de l'écrit et les caractéristiques médiales

Depuis Anis (1983, 1988) jusqu'à Anis (2000) puis la mise au point d'I. Serça (2004), l'étude de la ponctuation a tenté de s'affranchir de la référence à l'oral et du poids épistémologique du dualisme structuraliste. Il semble raisonnable d'affirmer aujourd'hui qu'un tel espoir est satisfait et qu'une étude largement autonome de l'écrit est en train de se constituer, en particulier grâce à l'apport des sciences expérimentales, qui ont remis en question les conceptions phonocentristes de l'écriture¹, dont l'origine remonte à Aristote (Harris 1993, 2000). En effet, c'est un modèle de lecture à *double entrée* qui fait aujourd'hui consensus en psychologie cognitive de la lecture² (Coltheart 2005). Ce modèle, théorisé dans les années 1970 (Forster & Chambers 1973), affiné et testé à de nombreuses reprises, montre que la lecture des mots écrits peut emprunter deux voies : l'une, lexicale, qui fait appel au lexique mental et à la reconnaissance visuelle de chaînes de caractères ; l'autre, non-lexicale, qui décode le mot en passant par des règles d'équivalence entre graphèmes et phonèmes (*i.a.* Coltheart et al. 2001). On est désormais fondé à admettre, à la suite de J. Anis (1988), que toute langue évoluée

possède une forme de l'expression phonique et une forme de l'expression graphique qui, bien qu'en interaction, peuvent être analysées et décrites indépendamment. (p. 85)

C'est ainsi que l'étude de la ponctuation, longtemps déléguée à celle du style (dans le meilleur des cas) – comme sa composition était cédée aux protes (Lorenceanu 1980), est devenue au XXe siècle, avec entre autres les travaux de N. Catach une discipline à part entière (Favriaud 2011).

Mais lorsqu'il s'agit d'étudier les usages de ponctuation dans la communication médiée électronique, le risque est grand de reproduire, d'une certaine manière, l'erreur des

¹Le phonocentrisme n'est d'ailleurs bien souvent qu'une posture théorique qui ne se concrétise pas aux plans épistémologique et méthodologique : tout en prônant la primauté de l'oral, non seulement les linguistes phonocentristes travaillent en réalité sur des objets dont ils ont neutralisé toute caractéristique phonologique, mais ils sont aussi victimes du biais scriptural (Linell 2005) qui impose une visibilité graphique aux objets linguistiques.

²Il n'empêche que le *Cours de linguistique générale* (Saussure 1916) évoquait déjà un modèle similaire, et cela en dépit de son orientation phonocentriste : « Nous lisons de deux manières : le mot nouveau ou inconnu est épilé lettre après lettre ; mais le mot usuel et familier s'embrasse d'un seul coup d'œil, indépendamment des lettres qui le composent ; l'image de ce mot acquiert pour nous une valeur idéographique. » (Saussure 1916 [1995] : 57)

phonocentristes (voir note 1). En effet, la description courante des systèmes de ponctuation a été élaborée à partir de l'écrit analogique (c'est-à-dire imprimé ou manuscrit), et elle n'est pas applicable telle quelle aux discours numériques. Même si les linguistes ont pris en compte la variation diachronique des systèmes ponctuationnels, ils ne pouvaient prédire l'évolution des supports eux-mêmes, ni son impact sur les pratiques langagières. On ne saurait donc étudier les usages de l'écrit numérique sans prendre en compte ses spécificités, et c'est pourquoi nous suivons M.-A. Paveau (2013b), qui défend une approche écologique de ces discours à partir des travaux de Gibson (1986), puis Norman (1988). Cette approche n'est pas « verbocentrée » (Paveau 2012), elle prend au contraire en compte « la matérialité de l'environnement technodiscursif de l'internet » (Paveau 2013a), et en particulier les supports eux-mêmes. En effet, le mode de communication propre à ces derniers, ainsi que leurs caractéristiques techniques déterminent des *affordances*³ et des contraintes qui, sur le moyen terme, affectent jusqu'au comportement des utilisateurs.

Dans cette perspective, nous considérons avec Jones & Hafner (2012) que les supports de communication électronique constituent des types particuliers de *medium* au sens de McLuhan (1964) : ils étendent nos capacités d'action et de communication, et modifient notre conception du monde (en ce sens, la voiture aussi est un *medium*).

Dans le cas précis des CME, il faut cependant distinguer *media* et *dispositifs* : les ordinateurs et les téléphones intelligents sont plutôt des *dispositifs*, pour lesquels sont conçues des applications de communication variées (synchrones ou non, à usage public ou privé, de pair à pair ou communautaire, etc.). Le *medium* n'est ainsi constitué que par l'association du dispositif et de l'application (SMS, Twitter, Snapchat ou WhatsApp, par exemple), parce que chacune de ces applications engendre des *affordances* et des contraintes qui, se combinant à celles du dispositif, déterminent des pratiques sociales et des usages langagiers spécifiques, autrement dit une écologie discursive particulière. C'est cette écologie tout entière qui, selon nous, doit être prise en compte dans l'étude des pratiques de ponctuation propre aux CME.

Les lecteurs-scripteurs dotés d'une bonne littératie numérique, qu'ils soient ou non natifs du numérique, font nettement la différence, de façon plus ou moins consciente, entre les différents *media* et les écologies qui y sont associées. Pour la plupart d'entre eux, chacune d'elles correspond en effet à des usages particuliers, tant linguistiques que sociaux. On observe ainsi que les habitudes de ponctuation présentent des différences sensibles d'un *medium* à l'autre, comme en témoigne l'enquête déjà ancienne que Ling & Baron (2007) ont menée auprès d'étudiants américains. La comparaison du SMS (sur téléphone) et de la messagerie instantanée (sur ordinateur) montre en effet, sur des messages de longueur moyenne proche, une tendance nette à moins ponctuer les SMS, qu'il s'agisse des fins de transmission ou des fins de phrases internes lorsqu'un même message en comprend plusieurs (39% des SMS contre 45% des messages instantanés). Reste que dans les deux tiers des messages, tous *media* confondus, la fin de transmission ne comporte généralement pas de point simple (SMS : 29% ; messages instantanés : 35%), alors que les points d'interrogation sont presque toujours présents.

Les *affordances* et les contraintes des différents *media* peuvent en partie expliquer l'économie du point : les caractères de ponctuation n'ont pas la même accessibilité d'un dispositif à l'autre, parfois d'une application à l'autre. Mais il subsiste une part de choix linguistique, puisque les signes indispensables d'un point de vue pragmatique, comme le point d'interrogation, sont maintenus malgré leur coût ergonomique⁴.

³Une *affordance* est, sommairement, une possibilité d'action perçue par un sujet mis au contact d'un objet.

⁴Il faudrait évoquer ici le rôle de plus en plus essentiel des émojis, et notamment des émoticônes (voire des GIFs) dont la présence s'accroît avec l'évolution des applications de CME, dans lesquels des dizaines de signes sont désormais accessibles d'une pression de doigt ; il semble aujourd'hui évident que les émojis jouent le rôle de ponctuations chez les scripteurs les plus jeunes (Baron & Ling 2011), mais ces pictogrammes/idéogrammes pourraient conquérir une place plus

La disparition fréquente du point simple en fin de transmission peut s'expliquer d'un point de vue systémique : celui-ci redouble simplement une information qui est fournie par le *medium* lui-même, à savoir la segmentation technodiscursive en transmissions, déclenchée par la pression du bouton *Envoi*⁵.

Mais comme les systèmes ont horreur du vide et du superflu, le point final, jugé inutile, s'est trouvé recyclé de manière inattendue dans la CME, en particulier sur Twitter et dans les SMS.

2. Le point de fin de transmission : valeurs et sentiment linguistique

Pour beaucoup de lecteurs-scripteurs d'aujourd'hui, comme l'ont signalé Baron & Ling (2011) ou Crair (2013) pour l'anglais des USA, ou Perelstein (2013) pour le français, le point de fin de transmission est perçu, dans la CME, comme la marque d'émotions négatives, ce qui engage les scripteurs à employer d'autres signes de clôture, comme les emojis ou les abréviations du type *lol* ou *mdrrr*. En français, un SMS comportant un point final engendre frustration ou colère chez certains destinataires, qui y voient (par plaisanterie) l'équivalent d'une agression physique (1) voire d'un acte de terrorisme (2) :



Exemple 1



Exemple 2

Pour d'autres, le point final signale simplement une forme de froideur, voire d'insensibilité, chez l'expéditeur (3). On note en l'occurrence que le concept de *phrase* n'est pas rendu obsolète dans le processus d'objectivation des CME, alors même qu'il est explicitement séparé de l'un de ses traits définitoires dans l'écrit analogique :

importante encore, et s'intégrer plus densément aux caractères alphabétiques. Un tel sujet mériterait une étude à soi seul, que nous ne pouvons hélas mener ici.

⁵On peut établir un parallèle avec l'écrit analogique en remarquant qu'il n'existe pas dans l'usage courant de ponctuant de fin de page : ce sont les limites concrètes de la feuille qui en tiennent lieu. En ce sens, le SMS et la feuille de papier fonctionnent tous deux comme des *espaces configurés* (*designedspaces*, Norman 1988). On peut noter avec Harris (1993) que l'écriture se caractérise justement par son inaptitude à fonctionner en dehors d'espaces configurés. Il n'y a pas de support naturel à l'écriture, alors que l'air est le support naturel de l'oral.



Exemple 3

Plus généralement, l'adjonction d'un point en fin de SMS ou de tweet traduit tout un spectre de postures condescendantes ou arrogantes, ou bien elle reflète dans le meilleur des cas un excès de sérieux inapproprié à l'écologie de ces *media*. Majuscule et point final peuvent ainsi passer pour des artifices de poseuse « dark » (4), ou bien connoter un certain hiératisme, forcément suspect de duplicité dans un cadre discursif où l'émotion se surmarque continuellement à grand renfort d'emojis (5) :



Elle fait la dark en mettant une majuscule en debut de phrase et un point en fin de phrase non mais chut

Exemple 4



Exemple 5

Si le point final est mal reçu par certains destinataires (6), c'est en partie parce qu'il connote l'écrit analogique, et qu'à ce titre il est associé pour beaucoup de lecteurs à la pesanteur de la norme, et à l'insécurité linguistique. Le point, en un sens, trahirait le scripteur expert, ou (pire ?) le « poète » (7).



Exemple 6



Exemple 7

Toutefois, il ne faut pas négliger un des aspects essentiels des *media* que sont le SMS et Twitter, à savoir le découpage imposé en transmissions de 140 ou 160 caractères. Des messages aussi brefs peuvent aisément paraître secs, voire cassants ou agressifs. Dès lors, pour une grande part des lecteurs-scripteurs, l'omission du point final constitue une stratégie compensatoire du laconisme potentiellement brutal qu'impose l'espace configuré⁶. De façon symétrique, l'utilisation volontaire du point final peut traduire une volonté de mettre fin à l'échange (8) tout en signifiant sa colère, réelle ou feinte (9).

⁶Une telle valeur est rarement présente dans les textes que l'on peut lire sur papier, où des segments autonomes de taille aussi réduite sont rares (à l'exception, peut-être, des recueils d'aphorismes).



Exemple 8



Exemple 9

Ce dernier exemple témoigne du caractère très subjectif de l'interprétation du point final. Pour le jeune scripteur de l'exemple (10), la valeur du point tel qu'il l'emploie n'est pas celle de ses parents. On pourrait y voir commodément un signe de la fracture générationnelle qui séparerait *digital natives* et *digital immigrants* (Prensky 2001a, 2001b), mais les faits sont loin d'être aussi nets. Il semble en effet qu'au sein d'une même catégorie d'âge l'on rencontre aussi bien des scripteurs qui prônent des normes identiques à celles de l'écrit analogique, que des scripteurs pour qui les CME possèdent des normes bien à elles. C'est ainsi qu'en (10) le point final du premier locuteur est mal interprété par le second, qui y voit une tentative de mettre fin à l'échange.



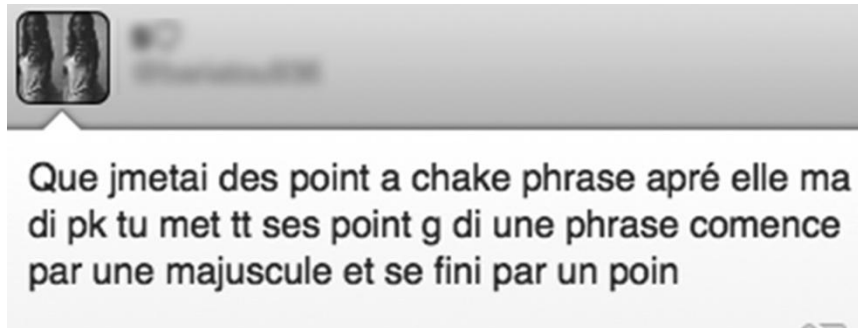
Exemple 10

On rencontre en (11) une situation similaire, mais l'échange qui s'y déroule témoigne de l'antagonisme de deux normes langagières : suite à un bref échange de clarification sur l'ambiguïté du point final de « temps mieux. », l'un des scripteurs récite son catéchisme grammatical, dont l'autre conteste la légitimité sur Twitter (voir également l'ex. 14). Il ne s'agit donc pas d'un conflit générationnel (on peut présumer que les deux locuteurs sont jeunes compte tenu de leurs avatars), mais d'interférences entre deux littératies, l'une ancrée dans le modèle analogique, et l'autre en prise directe avec les écologies numériques.



Exemple 11

On pourrait croire que cet attachement à quelques piliers normatifs est corrélé à une forme de purisme, ou du moins à une meilleure maîtrise de la langue écrite, mais l'exemple (12) semble prouver que cela n'est pas systématique.



Exemple 12

De nombreux utilisateurs de Twitter ou des SMS avouent publiquement leur incompréhension devant ce que l'une d'entre eux appelle justement une « grammaire parallèle » (14). Cela montre que la connotation émotive du point final « archi sec » (14) est encore une valeur émergente, et que sa perception est fortement liée au degré de familiarité avec les écologies discursives des CME, sans que l'on puisse établir de corrélation avec le niveau de littératie analogique, ni même avec les statuts (contestés) de *digital native* ou de *digital immigrant*.



Exemple 13

 James, Orléans · 17 juin
VIVE LE NUTELLA.
← ↻ ★ 2 + 👤 ⋮

 HUNKE Orléans, HUNKE · 17 juin
c'est une création du diable dans le but d'engraisser la population mondiale
← ↻ ★ + 👤 ⋮

 James, Orléans · 17 juin
Je sais bien.
← ↻ ★ + 👤 ⋮

 HUNKE Orléans, HUNKE · 17 juin
c'est quoi ce point archi sec en fin de phrase
← ↻ ★ + 👤 ⋮

 James, Orléans · 17 juin
Majuscule en début de **phrase** et la **ponctuation** en fin de **phrase**, tu ne connais pas ? Mdr, imbécile vas
19:06 - 17 juin 2015 · Détails
← ↻ ★ + 👤 ⋮ Masquer la conversation

Répondre à Orléans, HUNKE

 HUNKE Orléans, HUNKE · 17 juin
pas sur Twitter, la grammaire n'existe plus ici
← ↻ ★ + 👤 ⋮

Exemple 14

Conclusion

Lors de sa conférence TED⁷ intitulée « *the Human Test*⁸ », le comédien Ze Frank demandait à ses spectateurs s'il leur était déjà arrivé de mettre un point à la fin d'un SMS en signe de colère⁹ ou d'agression. Beaucoup d'entre eux avaient répondu par l'affirmative, mais semblaient dans le même temps prendre soudainement conscience de ce comportement langagier. C'est que la ponctuation se prête mal à la glose, n'ayant pas de valeur sémantique explicite, et que son utilisation est par là même peu conscientisée par les scripteurs. À cet égard, elle est difficile à abstraire de l'acte même d'écrire, et sans doute est-ce pour cela qu'elle est si sensible aux évolutions des supports et des contextes, mais également si sujette aux variations idiolectales.

L'émergence d'usages aussi nouveaux que celui du point « archi sec » examiné ici semble marquer une rupture avec le système ponctuationnel qui s'est stabilisé au cours du XIXe siècle (Catach 1996 : 42). On peut dès lors supposer que le phénomène très sommairement décrit ici n'est que l'un des signes avant-coureurs d'une modification beaucoup plus radicale de l'écriture électronique : des interfaces de composition de plus en plus fouillées permettront très prochainement d'entremêler signes alphabétiques, pictogrammes, images et autres GIF animés. Gageons que cela alimentera pendant quelques années des discussions de *folk linguistics* sur les réseaux sociaux.

Bibliographie

- ANIS, Jacques, 1983. Pour une graphématique autonome. *Langue française*. 1983. Vol. 59, pp. 31-44.
- ANIS, Jacques, 1988. *L'écriture. Théories et descriptions*. Bruxelles : de Boeck.
- ANIS, Jacques, 2000. Vers une sémiolinguistique de l'écrit. *LINX*. 2000. Vol. 43, pp. 29-44.
- BARON, Naomi S et LING, Rich, 2011. Necessary Smileys and UselessPeriods:RedefiningPunctuation in Electronically-Mediated Communication. *Visible Language*. 2011. Vol. 45, n° 1.
- CATACH, Nina, 1988. L'écriture en tant que plurisystème ou théorie de L-Prime. In : *Pour une théorie de la langue écrite*. Paris : Editions du CNRS. pp. 243-259.
- CATACH, Nina, 1996. *La ponctuation*(2^{ème} édition).Paris : PUF, « Que sais-je ? ».
- COLTHEART, Max, 2005. ModelingReading: The Dual-Route Approach. In : *The Science of Reading: A Handbook*. Malden, MA : Blackwell Pub. pp. 6-23.
- CRAIR, Ben, 2013. The PeriodisPissed. *New Republic* [en ligne]. 2013. [Consulté le 14 octobre 2015]. Disponible à l'adresse : <http://www.newrepublic.com/article/115726/period-our-simplest-punctuation-mark-has-become-sign-anger>
- DICK, Philip K. 2012. *BladeRunner : les androïdes rêvent-ils de moutons électriques*. Paris : J'ai lu.
- FAVRIAUD, Michel, 2011. Approches nouvelles de la ponctuation, diachroniques etsynchroniques. In :*Langue française*.Vol. 172, n° 4, p. 3-18.
- FORSTER, Kenneth I et CHAMBERS, Susan M, 1973. Lexical access and naming time. *Journal of Verbal Learning and Verbal Behavior*. 1973. Vol. 12, n° 6, pp. 627-635.

⁷https://www.ted.com/talks/ze_frank_are_you_human?language=en

⁸Il s'agit bien évidemment d'un test parodique, inspiré du test bien réel de Turing ou de celui de Voigh-Kampffchez Philip K. Dick.

⁹« *Have youeverended a text [message] with a period as a sign of aggression ?* »

- GIBSON, James J, 1986. *The Ecological Approach to Visual Perception*. New York : Taylor & Francis.
- JONES, Rodney H et HAFNER, Christoph A, 2012. *Understanding Digital Literacies*. London ; New York : Routledge.
- HARRIS, Roy, 2000. *Rethinking writing*. London : Continuum.
- HARRIS, Roy, 1993. *La sémiologie de l'écriture*. Paris : Editions du CNRS.
- LINELL, Per, 2005. *The Written Language Bias in Linguistics*. New York : Routledge.
- LING, Rich et BARON, Naomi S, 2007. Text Messaging and IM: Linguistic Comparison of American College Data. *Journal of Language and Social Psychology*. 1 septembre 2007. Vol. 26, n° 3, pp. 291-298.
- LORENCEAU, A, 1980. La ponctuation au XIXe siècle. *Langue française*. 1980. Vol. 45, pp. 50-59.
- MCLUHAN, Marshall, 1964 [1994]. *Understanding Media*. Cambridge; London : The MIT Press.
- NORMAN, Donald A, 1988. *The Design of Everyday Things*. New York : Basic Books.
- PAVEAU, Marie-Anne, 2013a. Genre de discours et technologie discursive. Tweet, twittécriture et twittérature. *Pratiques*. 2013. Vol. 157/158, pp. 7-30.
- PAVEAU, Marie-Anne, 2013b. Technodiscursivités natives sur Twitter. Une écologie du discours numérique. *Epistémè* [en ligne]. 2013. Vol. 9, pp. 139-176. [Consulté le 23 octobre 2013]. Disponible à l'adresse : <http://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00859064/>
- PAVEAU, Marie-Anne, 2012. Ce que disent les objets. Sens, affordance, cognition. In : *Synergies Pays riverains de la Baltique*. 2012. Vol. 9, p. 53-65.
- PERELSTEIN, Laszlo, 2013. Le problème avec les points à la fin des SMS. *Slate.fr* [en ligne]. 2013. [Consulté le 14 octobre 2015]. Disponible à l'adresse : <http://www.slate.fr/life/80437/ponctuation-sms-colere>
- PRENSKY, Marc, 2001a. Digital Natives, Digital Immigrants Part 1. [en ligne]. 2001a.
- PRENSKY, Marc, 2001b. Digital Natives, Digital Immigrants Part 2: Do They Really Think Differently? In : *On the Horizon* [en ligne].
- SAUSSURE (de -), Ferdinand, 1916 [1995]. *Cours de linguistique générale*. Paris : Payot.
- SERÇA, Isabelle, 2004. La ponctuation : petit tour d'horizon. In : *L'Information Grammaticale*. 2004. Vol. 102, n° 1, p. 11-17.